

CE N'EST PAS FORCÉMENT TOUJOURS PÂQUES

par Eva-Maria Berg

avec l'aide de Max Alhau et Jacques Rancourt pour le français

Voici un lièvre. C'est Pâques, n'est-ce pas, c'est bien Pâques ? Chacun ici le pense¹. Mais chacun peut se tromper. On pense aussi au chasseur, au chasseur et au lièvre qui s'enfuit.

Mais rien de cela n'est dit. Il s'agit d'une survivance. Un être joue encore un rôle dans notre quotidien, comme aliment recherché, comme représentation de la fertilité, du printemps et, d'après notre culture, de la période de Pâques.

Le moule de la chocolaterie, depuis des générations, ressemble quant à lui aux dessins de livres anciens pour enfants. Le lièvre se tient debout, dressé sur ses pattes de derrière, bras avant allongés vers celui qui veut venir à sa rencontre et déjà s'en réjouit.

Pourtant il n'en est pas ainsi. Le chocolat, le plus souvent, est noir : ici du sang figé, prêt à jaillir, là une frayeur persistante ; ni herbe ni grillage, ni foin ni corbeille de Pâques.

*attends l'animal est petit
attends pourtant il a
de sa place sur le quart le plus bas de la page
qui est imbibée et gondolée
pas du tout paysage, reste de bois d'arbre invisible
et présence marbrée de sang quelle main
l'a ouverte la fermera immédiatement
rien d'un il était une fois il ne sera plus jamais*

Voilà qui pourrait s'intituler « La chanson des lièvres », en ignorant les « lièvres sans chance », produits d'une imagination chimérique et sans suite : du poétique à la poésie.

A l'ère numérique, se perd le sens de l'écrit, se perd la sensualité. Dans la poésie, je cherche le poème.²

Poésie, que, même après mes approches répétées, je considère à la fois comme indéfinissable mais comme perceptible. Car il n'y a plus de critères, sauf la mesure, sauf l'accord avec elle-même, sans lequel n'existe aucun poème authentique.

Or la langue contient, véhicule des notions poétiques, des métaphores que l'enfant sait employer instinctivement – la peau rêche, barbue, du père le fait s'exclamer : « Tu es un hérisson ! »

1. En Allemagne, le lièvre de Pâques, ou lapin de Pâques (*Easter bunny* en anglais, *Osterhase* en allemand), selon la tradition, distribue des œufs colorés et des œufs en chocolat la veille de Pâques.

2. Cf. Andrascz Jaromir Weigoni : *Verdichtung – über das Verfertigen von Poesie*, 2006

Un *moment poétique* surgit souvent dans le quotidien : quelque chose de vu, d'entendu, de ressenti provoque une association « imagée », qui elle-même suscite une perception supplémentaire. Un ciel rose renvoie à la langueur. Le chant du rossignol annonce une rencontre merveilleuse. Le « visage médusé » explique le caractère inéluctable d'un adieu. Dans nombre de films, les violons viennent rappeler au spectateur des scènes d'amour déjà mémorisées, et les réactiver dans l'instant présent.

Mais attention ! La reproduction est un moyen déloyal, si elle doit simplement séduire l'homme par l'attrait de l'habitude, l'entraîner sur une voie pleine de clichés, sans laisser place à quelque réflexion autonome.

Le poète doit donc essayer de trouver des images nouvelles au milieu des innombrables images existantes, et il doit les assembler suivant des variations multiples, comme dans un collage : composer, comprimer consciemment ; par un minimum de moyens, créer un maximum de substance, générer une langue musicale dotée d'une partition propre, individuelle, et résolument contemporaine.

Il dispose pour cela de moyens multiples, comme d'exagérer à l'extrême les clichés, d'introduire des césures et d'en supprimer d'autres au sein de textes fluides ininterrompus et sans ponctuation, ou encore, par condensation, de donner au poème sur la page une figure, une image architecturale. Fragment, microcosme, la partie pour le tout.

Inscrite dans la contradiction, dans le paradoxe du présent, pour lequel la foi en l'avenir ne peut plus se réclamer de valeurs léguées par nos ancêtres, par les formes traditionnelles de l'Art, la langue de la poésie n'a plus obligatoirement de vers à sa disposition. Plus d'aurore pour désigner l'espoir. Le roucoulement des pigeons progresse partout et chasse les cris des mouettes.

Et pourtant persiste le désir de s'insurger, de sentir, de témoigner de ce qui se passe. Encore et encore saisir un mot. Partir à la recherche de nouveaux vocables issus de domaines inconnus, marqués par la technologie et l'esprit du siècle, empruntés à des langues et cultures étrangères, et qui tout soudain nous deviennent plus proches.

Ou bien soumettre à un œil attentif des locutions vétustes et renouveler leur signification, redonner sens au mot, sensibilité à la langue. Une poésie qui éveille l'attention touche celui qui l'écrit, comme elle touche celui qui s'y aventure.

Le lièvre est silencieux, sauf s'il est justement en train de courir sur des cailloux. – Cailloux ? Le lièvre est toujours là, mais il fuit les cailloux en sautant au-delà de l'asphalte. Il a découvert de vrais refuges au milieu des ronds points – pour continuer sa vie, s'établir avec ses descendants.

Entre bruit et gaz d'échappement, les îles si poétiques de l'espoir. Îles arrachées au naufrage. Mais pas de palmiers. Les palmiers ont d'ailleurs perdu leur charme, « poétique » encore autrefois, sous le regard initial des voyageurs du monde entier, mais désormais à l'abandon en tant que motif de cartes postales d'un tourisme de masse, image mensongère de paysages et de cultures ruinés, de cabanes menaçant de s'écrouler, de premiers habitants devenus misérables.

L'animal capable de s'adapter végète, ses yeux blêmes et poil terne. Il se laisse encore épeler « l i è v r e ».

La poésie dans la rue dépeint la réalité à un niveau qui semble irréel et subjectif, mais elle contient plus de réalité et de vérité que le feu rouge avec son signal clair – *au feu vert la femme dans le manteau rouge ne traverse pas la rue.*

Dehors, à côté de l'entrée du boucher est pendu du gibier – devant la caméra la porte du magasin s'ouvre et le chasseur s'écroule, comme si un coup de feu était parti.

Inutile de s'y opposer : c'est un film, seulement un film. Retour sur image. Le lièvre se détache du crochet.

Le spectateur sent quelque chose. Le spectateur, lecteur peut-être, se prend la tête à deux mains – mais l'image s'est gravée dans la mémoire, sciemment, contre toute logique : juste, authentique.

Au prochain poème, s'il vous plaît. Ou, comme constate Yang Lian : « Aucun vers n'est *le dernier vers* », il reste quelque chose de vide, « qui pousse l'auteur à continuer »,³ toujours de nouveau à la recherche du langage poétique.

3. Yang Lian « Das Tor des Schweigens », in *Minima poetica*, éditions Joachim Sartorius, Cologne, 1999, p. 129.